

EN ATTENDANT LE MAÇON

Ce texte, inédit en français, a d'abord été publié dans le supplément *Babelia* du journal *El País* le 10 juillet 201

6 « 1 Problèmes de structure
2 Unité et harmonie
3 Thème et histoire
4 Le facteur temps
5 Effets textuels
6 Vraisemblance
7 Technique narrative
8 Personnages
9 Dialogue
10 Cadres
11 Style
12 Expérience
13 Registre linguistique »
Voici les treize points du règlement romanesque que délivre Marguerite Duras au tout jeune Enrique Vila-Matas alors qu'elle lui loue une chambre de bonne au-dessus de son appartement de la rue Saint-Benoît à Paris. Nous sommes en 1974 et Vila-Matas se rêve déjà en grand écrivain. Cette histoire, c'est celle qu'il racontera des années plus tard dans *Paris ne finit jamais*, roman initiatique qui ne dit pas son nom et s'inscrit dans le double sillage de Duras et Hemingway. Dans le texte qui suit, inédit en français, Vila-Matas livre une analyse toute personnelle du roman le plus énigmatique de MD. *L'Après-midi de Monsieur Andesmas*

Andesmas est la contraction de trois noms : An (telme), des (Forêts) et Mas (colo). On a pu dire qu'il s'agissait là d'un clin d'œil ironique de Marguerite Duras aux trois hommes qui, pendant ces jours de l'année 1960 où elle écrivait son roman *L'après-midi de Monsieur Andesmas*, lui reprochaient ses interventions excessives dans la presse. Peut-être voulait-elle se moquer d'eux, indiquer à ses trois chers amants qu'elle n'avait désormais plus besoin d'aucune sorte de tutelle masculine, qu'elle pouvait parfaitement se débrouiller toute seule et qu'elle avait entrevu, en outre, un lieu de solitude magnifique devant l'abîme : un endroit situé (selon Adler dans sa biographie de l'écrivain) entre Saint-Tropez et Gassin, une maison fascinante puisqu'elle surplombait une vallée, un bois, un village, et au fond la mer immense. Dans cette maison, qu'elle ne parvint pas à acheter et à laquelle ne semblait manquer qu'une terrasse face à l'espace qui s'étirait jusqu'au vide, elle situa la scène de son récit sur Monsieur Andesmas, vieillard accablé par l'intensité de la lumière et de l'abîme.

À *L'après-midi de Monsieur Andesmas*, j'ai l'habitude de revenir des jours comme aujourd'hui où je me sens vaincu par une étrange somnolence, du fait peut-être de me trouver soudainement dépourvu de toute incertitude quant à l'art du récit. Dans ce genre d'occasion, quand je tombe dans cette stupide somnolence dénuée de doutes, j'ai tendance à me reprendre à temps et à avoir recours au livre de Duras. Je le parcours, le relis, et peu à peu je mesure à quel point ce roman, dans le même temps qu'il suscite des questions et provoque toutes sortes d'idées narratives des plus subversives, me met joyeusement sur la voie de l'incertitude retrouvée, puisque tout le livre est un stimulant traité de la poésie des incertitudes.

Depuis mon incertitude maintenant recouverte, je doute à ce point de tout que j'hésite même à vous raconter que *Tango-Tango* – le morceau que Carlos d'Alessio composa pour *India Song* et qui résonne dans la maison de campagne face au grand horizon tropical dans laquelle j'écris – m'amène, par son pouvoir évocateur, jusqu'à la lettre déchirante que Duras envoya à Claude Gallimard dans les années 1970, cette lettre qu'elle lui écrivit au moment où

elle commençait à se sentir seule, face à l'abîme et dédaignée par son éditeur : « Vous êtes débordé de travail. Et moi il faut que je vive, je suis seule et je ne suis plus jeune et je ne veux pas finir dans la misère [...] Il n'y a pas de retour en arrière, je veux me défendre, je ne suis pas une sainte. Personne ne l'est. Le martyr des dernières années de Bataille (il lui manquait toujours quelques francs) ne me paraît pas normal [...] Si je ne vends pas plus ici, je m'en irai à l'étranger ».

Ce « je m'en irai à l'étranger » me transporte vers les jours où Duras, bien des années plus tard, alors qu'elle était déjà dans le déclin de sa vie, retourna littéralement à ce qu'elle appela *l'état sauvage de l'enfance*. De cet étrange voyage intérieur, elle devait précisément parler à mon inoubliable ami Javier Grandes, en lui disant qu'elle était retournée à une certaine jungle de délire, à l'état le plus sauvage de l'enfance, et qu'elle ne se rappelait plus de rien ni ne se souvenait de personne.

C'est cette vie étrangère que va précisément entrevoir le vieil homme qui, se trouvant dans *L'après-midi de Monsieur Andesmas* au centre d'une plate-forme, parvient seulement à voir le bord d'un gouffre empli de lumière et traversé par les oiseaux. Oisif et seul, Monsieur Andesmas attend l'entrepreneur en bâtiment Michel Arc, à qui il veut confier la construction d'une terrasse en ce lieu élevé. Le vieillard se repose sur un fauteuil d'osier. Il fait très chaud. Lenteur narrative. Depuis le gouffre dont il ne peut voir le fond monte la musique d'un pick-up. C'est la chanson de l'été : « *Quand le lilas fleurira mon amour / Quand le lilas fleurira pour toujours* ».

Passe un chien roux. Michel Arc est en retard. On l'attend, mais il ne vient pas. (Dans un premier temps, le roman devait s'appeler *Oui, monsieur, le maçon viendra*). L'attente s'empare du récit et Monsieur Andesmas voit apparaître la femme de Michel Arc, qui lui parle face à l'abîme et lui raconte qu'elle a été abandonnée par son mari. Le vieil homme à son tour a été trompé par sa fille adorée, qui est partie avec le maçon. Rien que de très banal si l'on veut. Mais peut-être Duras veut-elle nous indiquer que son intrigue – n'importe quelle intrigue – est toujours très en-deçà de la grande poésie du vide. Ce qui est certain, c'est que l'ombre du hêtre paraît

par moments s'agrandir. La dramatique banalité se tend et on entend monter de temps en temps du fond de la vallée la chanson de l'été: «*Quand le lilas fleurira pour toujours*».

Le registre poétique de Duras sur cette plate-forme qui donne sur le vide finit par nous paraître magistral. Une partie de son talent dans le récit de cette attente paraît procéder des vieux enseignements de l'écrivain Maurice Blanchot qu'elle admire et qui est partisan d'une littérature en quête de la force occulte des mots, une littérature qui n'existerait que dans et à travers la littérature et dans laquelle, en définitive, l'acte même d'écrire *perforerait le noyau d'illisibilité*. C'est la raison pour laquelle, à un moment donné, on peut même avoir l'impression que Duras, en dynamisant un à un les mots du silence, y a laissé sa vie.

On pourrait dire que *L'après-midi de Monsieur Andesmas*, qui se lit avec le plaisir aujourd'hui quasi oublié de s'attarder sur des phrases dotées d'une forte charge lyrique propre, est comme une province heureuse du grand empire des sens, mais des sens les plus inattendus, les plus insurgés. Du reste Madame Duras n'a-t-elle pas toujours déployé une grande force de subversion au sein même des forces narratives? Par son lent rythme poétique, *L'après-midi de Monsieur Andesmas* parvient à générer du plaisir en marge des significations. Le livre fascina le grand poète espagnol Antonio Gamoneda, grâce auquel je le découvris, à travers un article mémorable qu'il écrivit sur le roman de Duras dans *El País*, en 1996: «*J'observais comment le livre n'imitait pas la réalité, ni ne l'imaginait, mais la créait: le temps de l'écriture passait avec lenteur et facilité, physiquement; il existait des silences réels; comme le texte le disait, un événement était en cours, et celui-ci consistait dans l'absence, l'immobilité, l'abandon. Le discours était le cours des choses; la narrativité valait physiquement pour l'immobilité de Monsieur Andesmas attendant*».

Roman de la poésie de l'attente et de l'action lente et éthérée, qui nous rappelle qu'il existe un art de la suprême liberté, un art qui romance la réalité depuis la fiction même. «*Monsieur Andesmas c'est moi*», pourrait avoir dit à n'importe quel moment Duras, en pensant à ses pauvres amis et amants (An-des-Mas), tous trois proches d'entrer dans l'état sauvage et étranger de la vieillesse, auquel on ne pense à ce point que pour s'y abîmer.

Absence, immobilité, abandon. Je me souviens d'elle, l'auteur, immobile en haut du dernier escalier de sa maison de Neauphle-le-Château. Calme, soudainement vide, après m'avoir offert *Una tarde de M. Andesmas* (la traduction de son livre en espagnol) et demandé si je connaissais Carlos Barral,

son éditeur à Barcelone. Ce genre de souvenir n'est pas rare. Plus d'une fois, elle nous avait dit que tout à coup elle se sentait littéralement vide, comme si elle percevait qu'elle existait, mais sans identité. «*Je me trouve parfois absente du lieu depuis lequel je parle*», nous dit-elle un jour. Elle venait d'Indochine et d'un grand silence et elle savait que se taire était un mode d'expression et aussi qu'elle devait chercher dans la littérature la force occulte de la parole. C'est pour cela qu'elle n'avait le sentiment de réellement écrire que quand cette force affleurait.

Voilà que brusquement tombe le soir sur les tropiques, il tombe sur cette maison de campagne, juste au moment où *Tango-Tango* arrive à ses derniers accords et que dans le roman Monsieur Andesmas pense à sa fille qui est partie avec Michel Arc et l'a abandonné là, face au ciel éternel. Il veut les oublier tous les deux. «*Un jour je me libérerai de son souvenir. Vous serez mort d'ici là?*», lui demande la femme de l'entrepreneur. Silence, désespoir. Les mains croisées de la femme qui pressent les genoux du vieillard. La nuit qui avance sur la plate-forme, l'abîme, la mer. En bas, dans la vallée, le pick-up et la vie continuent. «*Quand le lilas fleurira mon amour*», telle est la réponse que même l'ombre du grand arbre pourrait donner.

Traduit de l'espagnol
par Emmanuel Tibloux

EN ATTENDANT
LE MAÇON